L'Aide Internationale et la Négation de Soi : Le Diagnostic Moral d'un Mal-être Africain

GNAHOUE Kouassi Fernand
Département de Philosophie
Université Peleforo Gon Coulibaly,
Korhogo, Côte d'Ivoire
akimoi2002@yahoo.fr

Résumé

La « mission civilisatrice » portée par la Conférence de Berlin s'est vue substituer à la faveur discours de Harry S. Truman de 1949 par l'aide internationale en tant qu'impératif économique global. Pourtant, ce soutien financier porte une aliénation insidieuse. Le véritable problème vient de ce que lorsque l'aide passe du simple soutien pour se transformer en un mécanisme de dépendance psychique, elle enferme le bénéficiaire dans un nihilisme passif où celui-ci intériorise son impuissance à s'auto-déterminer.
À partir d'une approche généalogique et phénoménologique, cette réflexion se propose de déconstruire les structures rationnelles et les assises idéologiques qui fondent les relations entre l'Occident et l'Afrique. Il s'agit notamment de défendre l'idée selon laquelle l'aide nourrit un système d'échange fondé sur le ressentiment qui érige le passé précolonial et colonial en une créance qui inhibe toute volonté d'affirmation authentique. Notre analyse indique une co-responsabilité africaine dans cet assistanat sans fin qui se manifeste à travers une décadence de la volonté de puissance au profit de la pitié érigée en norme sociale.
L'émancipation du continent exige changement et une mutation radicale du subconscient aliéné en une conscience souveraine. Il est donc urgeant d'inviter l'Afrique à abandonner de sa posture de créancier moral pour devenir l'artisan de sa souveraineté.

Mots-clés : *Aide internationale, Aliénation, Nihilisme, Ressentiment, Souveraineté.*

Abstract

The "civilizing mission" championed by the Berlin Conference was replaced, in the wake of Harry S. Truman's 1949 address, by international aid as a global economic imperative. Yet, this financial support carries an insidious alienation. The core issue lies in the fact that when aid shifts from simple support to a mechanism of psychological dependency, it traps the recipient in a passive nihilism where they internalize their inability to self-determine.
Drawing on a genealogical and phenomenological approach, this study proposes to deconstruct the rational structures and ideological foundations shaping the relationship between the West and Africa. Specifically, it argues that aid fuels a

system of exchange rooted in resentment, transforming the precolonial and colonial past into a moral claim that inhibits any authentic will to self-assertion. Our analysis reveals an African co-responsibility in this endless dependency, manifested through a decline of the will to power in favor of pity, which has been erected as a social norm. The emancipation of the continent demands a radical mutation of the alienated subconscious into a sovereign consciousness. It is therefore urgent for Africa to abandon its posture of moral creditor to become the sole architect of its sovereignty.

Keywords: International aid, Alienation, Nihilism, Resentment, Sovereignty.

Introduction :

Plus de soixante ans après les indépendances, le bilan du développement en Afrique demeure bien mitigé. Malgré l'intensification des apports financiers l'émergence tant espéré s'apparente à un mirage qui s'éloigne à mesure que l'on croit s'y approcher. Ce décalage persistant, ressenti sous la forme d'un mal-être existentiel, impose une analyse critique du paradigme majeur de la relation Afrique -Occident qu'est l'Aide internationale. Perçue dans la conscience collective comme un moyen indispensable, cette aide a fini par s'instituer comme une structure dont la perception évoque l'attente du secours extérieur qui prime sur l'initiative endogène et autonome.
L'Aide internationale, au-delà de sa réalité financière, est souvent vécue comme une dette morale ou une réparation historique due par les anciens colons. Or, pour appréhender le fondement de cette dépendance, une exploration des non-dits qui structurent ce rapport nous semble nécessaire. En nous appuyant sur le marteau conceptuel de Nietzsche, nous soupçonnons l'existence d'une logique de négation de soi, d'un nihilisme caché derrière l'altruisme apparent qu'est l'aide. Ainsi, notre hypothèse majeure est que l'aide internationale s'identifie à une volonté de néant qui plombe toute volonté de puissance et fige l'Afrique dans une négation de soi.

Il convient en conséquence de savoir ce que représente réellement l'aide internationale dans l'appareil psychique du bénéficiaire. D'ailleurs, quelles sont les assises métaphysiques qui président à ce concept et participent à la dégénérescence de toute action émancipatrice ? L'objectif est de décrypter, par une approche archéologique et phénoménologique, comment ce soutien extérieur se

mue en une domination et un frein à la souveraineté ontologique ou à l'autodéfinition de sa propre réalité.
Une double démarche est nécessaire en vue de conduire ce travail. L'approche généalogique est, d'une part, celle qui donnera l'occasion de remonter aux assises historiques et métaphysiques de l'aide pour mettre à découvert l'idée de la dette morale et les systèmes de dépendance conceptuelle par les donateurs. D'autre part, l'approche phénoménologique permettra de décrire le mal-être existentiel qui découle de l'assistance et démontrer comment l'intériorisation de l'aide engendre l'inertie de l'agir.
Pour ce faire, notre réflexion s'articulera autour de trois axes majeurs respectifs que sont : la généalogie de la dépendance, la phénoménologie du mal-être et l'éthique de la souveraineté. Il s'agit notamment d'analyser les assises idéologico-historiques qui ont permis l'enracinement d'une philosophie de la dette morale, de débusquer le principe de négation au cœur de l'aide internationale et d'envisager les perspectives d'une mutation de la conscience aliénée en une conscience souveraine, à même d'opérer une transmutation faisant passer d'une existence subie à l'affirmation d'un artisan de son devenir.

1- La généalogie de la dépendance : entre dette morale et mirage masque de la domination

Explorer les fondements aussi bien historiques que métaphysiques de l'aide internationale, telle est l'objectif qui guide cette partie dont la structuration part de la Conférence de Berlin avant de parvenir au paradigme du développement pour finalement dévoiler comment une dette et le ressentiment emprisonnent le subconscient des Africains dans une sorte de dépendance.

1-1- De la mission civilisatrice au paradigme du développement

L'Aide internationale, parce qu'elle a pour objectif principal la croissance économique dans les pays pauvres en vue de leur développement, prend l'allure de ce qu'il est convenu d'appeler Aide au développement et pour n'être finalement qu'une opération et mécanisme financier.

Établir une généalogie de cette aide est donc impérieux. Elle s'inscrit dans une démarche exploratoire des structures rationnelles et psychologiques qui fondent les relations entre l'Occident et le continent africain. Il s'agit de dévoiler les assises idéologiques du don afin d'appréhender le cheminement qui mène de la « mission civilisatrice » coloniale au paradigme de l'aide internationale, et de montrer comment le piège de la mémoire et de la dette imaginaire, sous le prétexte de la réparation, entérine la domination

Si l'on cherche à justifier l'aide internationale, on est amené à considérer l'idée de répartition ou de redistribution des richesses de la planète fondée sur l'altruisme. Or les politiques de redistribution sont sujettes à polémiques, car dans le contexte ultra libéral de la mondialisation, l'évocation d'un altruisme des plus nantis et de l'aide paraît incohérent. On doit donc admettre que si une préoccupation d'aider les pays pauvres existe, c'est que les pays « riches » sont altruistes. En effet, aider, c'est apporter son concours à quelqu'un, joindre ses efforts aux siens dans ce qu'il fait et faciliter ainsi son action, en parlant de quelque chose. Cette définition, que nous donne le dictionnaire, suppose dans un premier temps, pour le sujet qui reçoit ou qui est sensé bénéficier d'un soutien, l'idée d'une initiative et dans un second temps celle d'un objectif bien déterminé. L'aide dans ce cas est un "concours à…", une participation d'une personne à un effort visant un objectif. Aider, c'est donc manifester son humanité altruiste.

L'aide internationale, pour la comprendre comme un facteur d'aliénation, il conviendrait de saisir la logique ontologique dans laquelle elle s'inscrit. En effet, cette Afrique d'aujourd'hui est le fruit de la réflexion menée à la Conférence de Berlin en 1885. Le postulat essentiel de cette réflexion est essentiellement nihiliste. Il tient pour fondement la négation des autres, des Africains à pouvoir se définir une identité, à s'organiser puisque non-civilisé et n'ayant de Dieu que la première pierre qu'ils percutent dans leur marche. Georg W. F. Hegel (1965, p. 247) arguait, à partir d'une démarche dialectiquement discursive mais surtout avec tous les préjugés dont il aurait pu se défaire, puisque n'ayant jamais foulé le sol africain et ne se contentant que des ouï-dire, que « L'Afrique, aussi loin que remonte l'histoire, est restée fermée, sans lien avec le reste du monde ; c'est le pays de l'or,

replié sur lui-même, le pays de l'enfance qui, au-delà du jour de l'histoire consciente, est enveloppé dans la couleur noire de la nuit ». Ce préjugé, entre plusieurs, légitime le pillage de l'Afrique reconnu comme « pays de l'or ». La conférence de Berlin animée par les Occidentaux avec leurs méthodes, leurs modèles et selon leurs schémas sans les Africains hors de l'Afrique, organise une ruée vers le continent Noir pour son partage. Cette ruée vers l'Afrique traduit mal l'idée de « la mission civilisatrice » qui trahit le caractère humanitaire qui la sous-tendrait. L'idée de partage et de pacte de non-agression entre puissances impérialistes qui se loge au fondement de cette conférence n'exprime en rien la volonté de bien, dans la mesure où « la volonté de bien lorsqu'elle s'affiche, s'accompagne d'une relation d'affectivité du sujet, que ce soit pour préparer le bien ou pour s'opposer au mal » (H. A. Achi, 2012, p. 186). Cela signifie qu'il faudrait avoir démontré auparavant son affectivité. Or, l'histoire des relations Occident-Afrique témoigne dans le sens contraire. Comment pouvait-on réussir une telle mission sans les concernés eux-mêmes ? On recherche l'Afrique, on construit l'Afrique, et finalement on veut aider l'Afrique sans l'Afrique. Peut-on faire le bonheur de quelqu'un sans lui ou malgré lui ? Telle est l'aventure et la méthode de l'Occident. Une telle attitude ne saurait garantir les intérêts de l'Afrique, mais plutôt ceux de l'Occident. En d'autres mots, les plans d'Aide internationale, dans ces conditions, pour le développement de ce continent ne sont pas fait sur mesure et en fonction des réalités africaines.

Or, la Conférence de Berlin, cette assise internationale de 1885 a marqué un tournant décisif dans le processus de l'affirmation de la négation continue des peuples africains après la période de la traite négrière. Avec la fin de la guerre froide, l'effacement du concept de « civilisation » fait place à une catégorie économique formalisée par Harry S. Truman en 1949 : le « développement ». Ce changement lexical conçoit le sous-développement non plus comme la conséquence de l'exploitation coloniale, mais comme un simple retard de croissance que l'aide doit corriger. Ainsi l'appareil de l'aide internationale ou de l'aide au développement naît au moment où le missionnaire cède sa place à l'expert financier et la mentalité coloniale

se mue en plan d'ajustement structurel. Il n'en faut pas plus pour ériger la dépendance en nécessité. C'est pourquoi il ne saurait être incohérent de dire que l'instauration de l'aide internationale en Afrique ne découle pas d'un simple accident de l'histoire économique, mais d'une ingéniosité métaphysique savamment pensée qui a érigé la dépendance au rang de fatalité logique et de structure de perception.

1-2- La dette et le poison du ressentiment

L'analyse de la manière dont l'appareil conceptuel du développement a colonisé l'appareil psychique du bénéficiaire peut permettre la compréhension du mécanisme de maintien de la domination de celui qui donne. En imposant ses concepts, le donateur pousse le bénéficiaire à intérioriser une sorte de complexe d'infériorité et à se disqualifier.

À partir de ce procédé, une fois devenu dépendant, le dominé ne conçoit l'avenir qu'à partir du modèle imposé. En effet, la construction de la dépendance comme nécessité s'appuie sur une rhétorique de défaut. En ce qui concerne l'Afrique, on postule qu'elle est définie par ses défauts de capitaux, technologies et gouvernance, tandis que les solutions sont l'apanage de l'Occident. Ce procédé subtil crée un piège sémantique indépassable, car le langage même de l'évaluation, des indicateurs et de l'expertise est produit par le donateur. Toute tentative d'alternative se trouve ainsi disqualifiée d'office comme irrationnelle ou utopique. Par l'aide internationale, on en arrive à transformer une relation de domination géopolitique brute en un système de gestion technique indiscutable au point que le bénéficiaire intériorise l'idée selon laquelle ce qu'il subit est comme une loi naturelle de la modernité à laquelle il est impossible d'échapper s'il veut y accéder. Or, Friedrich Nietzsche (2007, p.52) pense que ce qui s'impose aux esprits comme une loi n'est souvent que le déguisement d'une volonté de puissance plus subtile, qui cherche à faire passer sa propre perspective pour la vérité universelle. C'est sans nul doute cette dynamique qui tend à imposer une vérité exogène que Chidiebere Mbah (2025, p. 45) exprime en ces termes : « the foreign aid paradigm functions as a mechanism of epistemic and structural dependency, where the pursuit of external validation

ultimately leads to a form of voluntary recolonisation »[1]. Il apparaît ainsi sans ambiguïté que l'aide n'est plus, de manière simpliste, un soutien, mais plutôt un moyen d'anéantissement de toute autonomie psychologique locale. Il y a ici un triomphe du nihilisme passif où la dépendance devient la condition même de la survie, et où l'incapacité à s'auto-instituer est acceptée comme un fait scientifiquement établi par l'expertise du spécialiste qu'est l'Occidental.

Concevoir la dépendance comme un fait naturel prend une tournure psychologique singulière dans le subconscient africain, où l'aide internationale est perçue sous l'angle d'une obligation morale que les vainqueurs de l'Histoire ont contractée envers les vaincus. Face à l'impuissance politique et économique réelle, la conscience blessée de l'ancien colonisé ne cesse de faire de sa souffrance historique un titre de créance. L'aide n'est plus reçue comme une aumône ou une générosité, mais comme le versement d'une réparation due pour les crimes du passé. Dans cette configuration mentale, le donneur occidental se retrouve dans le rôle de l'éternel coupable qui doit payer pour apaiser sa mauvaise conscience, tandis que le receveur africain s'attribue la posture morale du persécuté légitime. Cela permet de sauver les apparences de la dignité. Ainsi, le mendiant se saisit lui-même comme un créancier qui exige son dû. Pourtant, cette perception de soi valide la défaite historique sous le prétexte de la moraliser. Le fait est qu'elle maintient l'Afrique dans l'attente du geste de l'autre en sa faveur comme préalable à sa survie.

Il est alors plausible de comprendre que cette logique de la créance morale cache une aliénation ontologique profonde. Elle enferme le subconscient africain dans le piège du ressentiment nietzschéen qui paralyse toute volonté d'affirmation authentique. D'ailleurs, Nietzsche compare le ressentiment à un puissant poison psychologique. Pour lui, « rien ne vous consume plus vite que les émotions du ressentiment » (F. Nietzsche, 2006, p.107). En concevant l'aide comme une obligation des vainqueurs, le vaincu cède définitivement l'initiative historique qui aurait dû être sienne à son ancien maître. L'obligation

[1] Traduction en français de la citation : « le paradigme de l'aide étrangère fonctionne comme un mécanisme de dépendance épistémique et structurelle, où la quête de la validation externe conduit finalement à une forme de recolonisation volontaire »

morale du vainqueur devient l'alibi parfait qui dispense le vaincu de l'effort de sa propre métamorphose. Le ressentiment se nourrit, dans ce contexte-ci, d'une dualité. Il s'agit d'une part d'une pseudo-colère contre l'impérialisme des institutions financières et d'autre part d'une peur panique à l'idée que les capitaux et les dons puissent un jour cesser. Ce vécu de conscience ou cette réalité psychique installe un mal-être diffus, une haine de soi qui se projette sur le donateur indispensable. L'Afrique se trouve ainsi condamnée à devoir tendre la main vers l'Occident pour définir l'horizon de son possible.

Pour briser cette construction idéologique de la nécessité, une déconstruction radicale de cette métaphysique de la dette s'impose à la philosophie africaine contemporaine. En conséquence, il faut donc admettre que la guérison du mal-être africain n'adviendra pas par une augmentation du volume de l'aide internationale, mais par la suppression pure et simple de cette créance imaginaire qui enchaîne le subconscient au passé. Il est donc impératif de se forger une éthique qui dispose à l'autocréation qui passe par le courage de renoncer à la posture du créancier moral en vue d'assumer les risques aussi bien du désir de souveraineté que de la souveraineté absolue elle-même. En d'autres termes, l'émancipation véritable de l'Afrique ne peut s'amorcer que lorsqu'elle cessera d'être en attente de l'aide et décidera de poser ses propres critères du bien-être hors des sentiers de la rationalité exogène du développement.

2- La phénoménologie du mal-être : l'aide comme négation de soi

Il s'agit ici d'analyser les effets pervers de l'assistance sur la volonté de l'Africain en tant que ceux-ci sont des vecteurs de décadence de la souveraineté et d'érection de la pitié en norme admise ; ce qui a pour effet de dévoiler l'aide internationale comme un système nihiliste faisant de celui qui reçoit l'aide le complice de sa propre négation et de son inertie à l'action auto-déterminante.

2-1- La décadence de la volonté de puissance

L'exploration généalogique de l'aide internationale met en évidence la solidité des structures historiques et psychologiques qui installent la dépendance au cœur du subconscient africain. À partir du moment où

cette dette morale et cette nécessité du secours sont intériorisées par le vaincu, la domination change de nature : elle quitte le champ de la contrainte politique brute pour investir celui de l'existence intime. Il convient dès lors de passer de l'étude de ces assises idéologiques à l'examen de leurs effets pathologiques sur le sujet. C'est cette mutation de la dépendance en une souffrance existentielle que se propose d'analyser la phénoménologie du mal-être, où l'aide se dévoile désormais comme un véritable dispositif nihiliste.

Comme le démontre Marcien Towa (1971, p. 43), l'Afrique ne se libérera pas par la mendicité : « Tant que nos peuples attendront des autres la solution de leurs problèmes, ils resteront des peuples mineurs ». Ce constat est partagé par Fabien Eboussi Boulaga, pour qui le drame de l'homme africain est celui d'une conscience extravertie. Pour lui, « L'aide que l'on reçoit devient le miroir de notre propre déchéance, une preuve quotidienne que nous sommes incapables de produire par nous-mêmes les conditions de notre existence » (F. Eboussi Boulaga, 1977, p. 92). Cette tendance à l'effacement de soi ressemble bien à certains égards à la posture du renégat : « un renégat, dans un vocabulaire simple, est celui qui a renié ses valeurs, sa culture et ses habitudes pour adopter exclusivement celles des autres » (M. Djinadou, 2026, p. 24). À travers cette extension psychologique de conscience vers l'extérieure, celui qui est assisté se dépouille de tout son potentiel pour ne s'aligner que sur les normes extérieures.

Cependant l'on remarque qu'en plus de mal appréhender la modernité qui n'est pas une simple modernisation de son environnement, une accumulation des objets, fruits de la technologie, les Africains semblent attendre, comme moyen essentiel de leur développement, quelque chose qui ne dépend pas d'eux : l'Aide internationale. L'intériorisation d'une créance morale envers les anciens colons transforme l'aide en un impératif de dignité. Cette attitude est une manière de masquer le fait que la véritable souveraineté réside dans l'initiative autonome plutôt que dans la redevance extérieure. L'Aide internationale semble se définir comme une obligation, un devoir des plus forts vis-à-vis des vaincus. Le processus qui est à l'origine de l'aide n'est donc pas du ressort de celui qui aide. Pour qu'il y ait de l'aide, il faut aussi bien un objectif et un ensemble d'efforts exercés

dans le cadre de cet objectif. En appui à cette initiative, l'aide peut être sollicitée et ou être accordée. Mais qu'est-ce qu'une aide qui détermine pour l'autre ce qu'il doit faire ? Qu'est-ce qu'une aide qui ne vise plus l'objectif pour lequel elle est une aide ? À ces interrogations, le rapport des pays dits développés et ceux dits sous-développés, particulièrement africains, lève un coin de voile sur la question.

À l'exception de certains pays ; à savoir les États européens, la Corée du sud et l'Israël, où l'aide a joué un rôle moteur dans leur émergence et leur développement, celle octroyée ailleurs en Afrique en revanche n'a pas eu le succès escompté. Dans ces pays où l'aide internationale a fait ses preuves, l'encadrement de l'aide fut tel qu'elle ne pouvait être ni détournée de son but, ni gaspillée. Autrement dit, les volontés des donateurs et des bénéficiaires de parvenir à l'objectif final sont des facteurs qui ont présidé à cette réussite.

Or, de façon continue et ininterrompue, depuis les indépendances, l'Afrique bénéficie de l'Aide internationale sans jamais connaitre une autonomie réelle de sorte à envisager une entrée effective dans la modernité. La modernité pour l'Afrique semble mettre en parenthèse les idées d'auto-détermination et de liberté. L'humanisme, en tant qu'il est une affirmation de soi, dans un processus de dépassement du déjà-là, ne paraît pas interpeler les dirigeants ; lesquels sont sensés diriger, c'est-à-dire orienter les peuples dont ils ont la charge. L'Afrique est non seulement malade de son manque d'auto-détermination, mais elle semble se complaire dans sa situation.

Lorsque nous parlons de complicité, nous voulons souligner en quoi l'aide internationale sensée faire sortir de la précarité n'y parvient pas. Si les causes de l'échec de l'aide à atteindre son objectif sont internes, elles sont toutes aussi externes. D'ailleurs, l'idée de l'atteinte du point d'achèvement de Pays Pauvre Très Endetté (PPTE) est éloquente. En effet, pour atteindre l'objectif, celui de bénéficier de l'Aide internationale, les États africains renoncent à s'affirmer. Ils se donnent les moyens pour être déclarés Pays Pauvres Très Endettés. Si Towa et Eboussi Boulaga mettent en lumière la décadence de la conscience

extravertie, nous poussons ce constat plus loin en montrant que cette extraversion n'est pas seulement une passivité. Elle est une stratégie de renoncement, comme le montre la recherche délibérée du statut de Pays Pauvre Très Endetté. Cette attitude illustre bien le contresens de ce que l'aide devrait pouvoir être ; mais n'est pas que du fait de l'"aidé". Elle est organisée en connivence avec l'"aidant". Or, étant donné que « la main qui demande est celle qui est toujours en dessous » et « celle qui donne est celle qui ordonne », la logique d'une telle relation fait transparaître l'aliénation du demandeur et la domination du "donneur".

Dans un contexte mondialisé où le capitalisme fait rage, où la recherche maximale du profit bat son plein, les dirigeants des pays africains ne sont pas à l'abri de la corruption, un des maitres mots de la mal-gouvernance. C'est pourquoi pour recadrer de tels agissements, l'Aide internationale se doit d'être repensée et recadrée. Cela doit pouvoir passer par le bannissement des détournements frauduleux dont la conséquence est le sous-développement qui fait des aidés des éternels assistés aux mains éternellement tendues.

Aussi, pour ce qui est des rapports entre l'Occident et l'Afrique, l'on ne peut nier qu'ils sont ceux de la domination du premier sur le second. De cette domination, il apparait tout à fait légitime de porter un regard accusateur sur le second comme étant responsable et complice quant à l'échec des tentatives d'émergence d'une modernité réelle en Afrique. L'esprit averti, ayant à l'esprit le piège que peut constituer l'aide, doit pouvoir se réveiller et tenir en éveil les consciences en posant une question aux États africains et aux donateurs et partenaires qui ont tant dépensé : « qu'est-ce que ces capitaux octroyés ont changé en Afrique ? » Cette interrogation, à la réalité, n'en est pas une, pour la simple et bonne raison que la réponse à celle-ci est d'une évidence. Alors, il nous vient à l'esprit ces interrogations : et si l'Afrique refusait l'aide ; puisque cette dernière apparaît finalement comme un moyen d'assujettissement ? Et si elle refusait de tendre la main ? Pourrions-nous alors affirmer qu'elle disparaitrait ? Tout porte ainsi à croire que l'Aide internationale est une entrave dans le processus qui aurait dû lui permettre d'entrer dans la modernité. Dans le rendez-vous du donner et du recevoir qu'est la mondialisation, qui est aujourd'hui une

réalité, l'Afrique semble ignorer ce qu'elle apporte ou peut apporter ; puis elle se soumet et ne voit que ce qu'elle reçoit. René Dumont avait-il donc raison quand il affirmait, rien que par le titre de son ouvrage, que "*l'Afrique noire est mal partie "* ?

L'esprit scientifique nous enseigne, à travers la loi de causalité, que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. L'expérience de plusieurs pays africains conforte cette idée. En effet, un constat est frappant : plus on aide l'Afrique, plus le continent renferme des pauvres et plus on aide des États du Sud, plus ils sombrent dans le sous-développement. Pourquoi s'évertuer, dans ces conditions, à utiliser les mêmes recettes qui ne produisent que les mêmes effets ; surtout lorsqu'on sait que l'aide ne fait qu'apaiser la conscience des donateurs et ne soulage que momentanément les bénéficiaires mais qu'elle ne garantit l'autonomie à personne ? Tout ce qui est relatif à l'Aide semble interpeler la conscience des Africains à changer de perspectives, de méthodes. Une telle prise de conscience passe, dans un premier temps, par une réforme profonde des mentalités comme l'enseigne l'esprit des Lumières.

L'Afrique n'est pas à dédouaner sur la question de l'Aide internationale. Elle devient aussi autant responsable que coupable au même titre que ses donateurs ou ses "aidants". Le journaliste Germano-américain Stephen Smith, dans son ouvrage, *Négrologie, pourquoi l'Afrique meurt,* paru en 2003, est catégorique et n'est pas du tout tendre vis-à-vis des Africains à ce propos. Pour lui, l'Afrique est la seule responsable de son sort. Une affirmation, bien que discutable, donne à réfléchir et à faire une introspection pour un examen de conscience. Le fait d'être en attente d'une redevance historique vis-à-vis de l'Occident se résume bien dans cette idée du sociologue sénégalais, Moreau Arona, en ces quelques lignes : *« Vous nous avez promis le développement, on a passé tout notre temps à vous attendre, vous n'êtes jamais venus et aujourd'hui, nous voilà dans l'impasse. Alors vous restez les seuls véritables responsables de notre sort »* (A. Moreau, 2008, p. 14).

L'attitude attentiste des africains dans ce monde dynamique est révélatrice. Cette inertie laisse croire que l'Afrique est bloquée, incapable de penser et de s'inventer ou se réinventer, pour elle-même, ses propres voies et moyens. L'Africain aurait-il perdu toute volonté d'affirmation propre à toute vie, quand vivre se résume, sous le prime nietzschéen en une affirmation de la volonté de puissance qui donne à s'autodéterminer en s'autodépassant ; c'est-à-dire en se dépouillant du manteau de dernier homme confectionné de tissus de rancœur, du ressentiment, de la paresse ? On en arrive à croire finalement que l'Afrique s'écarte du bon sens. Elle aurait donc trouvé son chemin ; *« celui-là-même-qui-mène-tout-tranquillement-à-sa-mort »* (A. Moreau, 2008, p. 14). Fort de cette attitude d'immobilisme et de mains perpétuellement tendus, on pourrait donc penser que l'Afrique se meurt d'un suicide provoqué voire assisté.

2-2- La pitié comme mécanisme de néantisation et d'aliénation de soi

Lorsque Friedrich Nietzsche (1995. p. 80) s'attaque à la morale de la compassion dans *La généalogie de la morale*, il désigne la pitié comme le plus grand écueil de l'humanité. Le faisant, il met à nu la nature mortifère du sentiment de la pitié. Il conçoit, en effet, qu'en poussant les forts à la compassion avec les faibles, la compassion, en tant qu'elle est la pitié, affaiblit toute volonté d'action, d'autant plus qu'elle « est l'opposé des émotions toniques qui élèvent l'énergie du sentiment vital : elle a un effet déprimant » (F. Nietzsche, 2006, p. 18). La pitié apparaît ainsi comme le sentiment qui, au lieu de permettre de surmonter la souffrance, l'universalise. Comme il le précise dans *Le gai savoir*, « Lorsque nous voyons souffrir quelqu'un, nous saisissons volontiers l'occasion qui s'offre de nous emparer de lui » (F. Nietzsche, 2023, p. 64). L'affichage humanitaire est donc une technique d'accaparement spirituel où la dépendance consentie remplace la conquête militaire. Que représente donc, en réalité, l'aide internationale ?

Dans le prolongement de cette critique nietzschéenne de la pitié, notre analyse consiste à démontrer que l'aide internationale n'est plus un soutien passager, mais un dispositif de transformation du secours en

un assistanat perpétuel. L'objectif de toute aide au développement doit être aussi bien pour les donateurs de fonds ou les "aidants" que pour les "aidés" de se passer de l'aide. Ainsi, aider quelqu'un, c'est l'aider à ne plus avoir besoin de vous ; sinon, c'est de l'assujettissement. L'absence d'une telle ambition et d'un tel objectif est de nature à transformer l'aide au développement en assistanat. Cela finit par s'instituer comme une culture, une habitude et finalement une nouvelle nature.

À qui profite une telle aide ? À cette dernière interrogation et à partir d'une analogie, bien que comparaison ne soit pas toujours raison, notre analyse est la suivante : lorsque nous voulons trouver le Dieu des chrétiens et le connaitre, c'est justement dans son domaine de définition qu'est la bible qu'on doit pouvoir prétendre le trouver ou le connaître. C'est donc se méprendre que de vouloir le trouver ailleurs. Agir ainsi, c'est viser un autre objectif que celui qu'on a prétendu. Que voulons-nous signifier ? Il faut entendre par cette analogie qu'attendre de l'aide internationale qu'elle produise de la souveraineté est une contradiction logique. Cela revient à chercher l'autonomie là où est consignée la dépendance.

L'aide internationale porte ainsi la marque de l'aliénation de l'autre, de sa néantisation au sens de sa négation en le rendant rien. Il ne s'agit ni plus ni moins que de faire accepter subtilement cette négation de l'autres par les consciences. Dès lors, il faut faire d'eux des acteurs qui, du reste, sont des marionnettes dont l'action est prédéterminée. Cet état de fait n'est possible qu'en créant chez eux, le besoin de l'aide, de l'« appui » de l'autre. Une telle posture les rend tout aussi responsable de leur situation délétère. C'est cela l'aliénation de soi par l'autre et par soi-même.

3. Vers une mutation de la conscience pour une éthique souveraine

En tenant pour béquille l'éthique de la responsabilité et le passage à l'action, ce moment de notre réflexion en appelle à une mutation de la conscience pour transformer le sujet passif à celui maître d'œuvre de sa vie.

3-1- L'agir comme fondement de l'autodétermination :

On observe de manière générale que tous les mythes relatifs à la création donnent à l'homme l'immense responsabilité de s'autodéterminer. Toute sa responsabilité et sa dignité, l'homme se doit de les porter lui-même en les construisant. C'est dire que de sa détermination pour la satisfaction de ses propres attentes et son affirmation en tant qu'individu, personne morale et partant en tant que pays ou nation dépendront ses propres choix et moyens.

Évoquons ce qui apparait comme le mythe de la création de Jean Pic De La Mirandole. Le faisant, nous voulons mettre en relief les possibilités infinies qui s'offrent à l'homme au sein de la création dans la mesure où il avait à se définir. Toute sa responsabilité et sa dignité, l'homme les porte lui-même désormais. En effet le dieu du mythe qu'il présente, s'adressant à lui, déclarait *: « (...) Toi, aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature »* (J. Pic De La Mirandole,1993, p. 5). Il revient donc à l'homme, en considérant ces propos, de se faire sur le modèle de son propre choix. Si nous faisons le choix de n'être rien, nous ne serons rien. Si, par contre, nous décidons d'être digne et responsable en étant à la hauteur de nos propres attentes, nous le serons. Mais, puisqu'il ne suffit pas de proclamer un vœu pieux pour qu'il se réalise, il faut se donner les moyens pour que le vœu ne reste pas uniquement au stade de vœu. Wolé Soyinka, s'adressant aux tenants de la négritude lors d'une conférence à l'université de Makéréré en Ouganda, déclarait *: « Le tigre ne proclame pas sa tigritude. Il bondit sur sa proie et la dévore »*[2]. À travers cette affirmation qui se posait comme une critique de la négritude, Soyinka réfutait la vision de l'Afrique sous un prisme romantique. C'est l'action de celle-ci qui peut la déterminer et participer ainsi à son affirmation. C'est le passage de la simple intention à l'acte proprement dit qui nous détermine.

Seule la conscience d'une telle responsabilité et la construction de soi par l'agir peuvent participer à l'avènement d'une identité et d'une

[2] Cette affirmation intervient, au lendemain des indépendances des États africains, lors d'une conférence controversée sur le sujet de la négritude, à l'université de Makéréré, en Ouganda en 1962.

reconnaissance de soi par soi et par les autres. « Aide-toi et le ciel t'aidera ». Ce proverbe interpelle l'homme sensé à se dépouiller du manteau de paresse pour se mettre à la tâche. Chaque être humain a en effet des capacités et des faiblesses. Mais très souvent, l'humain néglige ses potentialités devant les obstacles et espère que la Providence lui vienne en aide. Cependant, la participation de la Providence à l'œuvre de l'homme n'est possible que si celui-ci fait sa part en se mettant à l'œuvre. Il faut donc d'abord compter sur soi avant de recourir à l'autre. En d'autres termes, lorsqu'on lutte pour soi, on peut espérer et attirer l'aide de l'extérieur parce que notre volonté et nos efforts sont là, ils nous déterminent et plaident en notre faveur. Puisque l'appui de l'extérieur ne vient qu'en soutien. Lorsqu'un homme a faim, mieux vaut lui apprendre à pêcher que de lui donner du poisson. Il n'y que dans sens que l'aide se propose de participer à l'autonomie et l'indépendance définitive du nécessiteux du moment. Une seule idée ressort de ces deux réflexions ; à savoir qu'on aide que celui qui le mérite. Le mérite réside dans l'effort d'élévation du nécessiteux à atteindre son but. Cependant lorsque l'aide prend l'allure d'une obligation et constitue, pour ainsi dire, un devoir et non un appui, elle perd tout son sens et devient susceptible de prendre n'importe quel autre sens. C'est en cela que l'aide internationale peut connaître un dévoiement et se muer en une corruption.

Wole Soyinka, à travers sa déclaration à l'université de Makéréré, ne pouvait s'accommoder à l'idée de Léopold Sédar Senghor selon laquelle *« l'émotion est nègre, comme la raison est hellène »* (L. S. SENGHOR, 1964, p. 24). Cette affirmation de Senghor laisse croire à un sensualisme profond de l'homme noir et particulièrement de l'Africain qui se limiterait à la simple satisfaction de ses besoins animaux. Les défis du monde contemporain de l'homme africain, vus sous cet angle, semblent se limiter à ceux qui sont de l'ordre de l'immédiateté. D'ailleurs, il n'existe aucun État Noir ou Africain tel que l'entend Senghor qui soit prospère et dynamique au monde. Ces États semblent croupir sous le poids de la dépendance, et leur domaine de prédilection semble être le sport et la musique.

Lorsque Soyinka s'insurge contre cette affirmation. Il reconnait par ailleurs que Senghor n'est pas naïf. Cependant, il s'inscrit dans une

dynamique d'interpellation des Africains. Le moment pour l'Africain ne doit pas être celui de l'inertie, de la complaisance et de la paresse, mais plutôt celui de l'action et de l'effort. Il faut transcender l'immédiateté des sens si l'on veut, bien sûr, affirmer notre "tigritude ". L'humanisme au sens de la modernité, la nouvelle, ne réside pas dans les déclarations et les théories mais dans l'agir.

La tendance à l'esquive de la responsabilité et à la désignation d'un bouc émissaire trouve une illustration dans le récit du livre de la Genèse. Interrogé par Dieu sur sa désobéissance (Genèse 3, 11), Adam refuse d'assumer sa faute en mettant en cause la femme (par un détour accusateur, Dieu lui-même est incriminé), alors que celle-ci rejette la responsabilité de son acte sur le serpent (Genèse 3, 12-13). Ce refus d'assumer son propre péché, au profit d'une accusation de l'autre, est l'exemple d'irresponsabilité ontologique qui dispense l'homme de se poser comme le maître de ses échecs ou ses succès.

Comme on le voit, l'Africain tout comme l'homme et la femme des origines bibliques n'accepte d'assumer sa responsabilité.

3-2- Mutation de la conscience et exaltation de la vie

Pour briser les principes et valeurs logés en arrière-plan de l'assistanat traditionnel, il faut se poser la question nietzschéenne « quelle est la valeur de nos valeurs ? » sous la formulation suivante : quelle est la valeur de l'aide internationale ?

L'anarchie dans la méthode et le peu d'objectif serait, pour ainsi dire, le visage réel d'une Afrique déboussolée par la modernité. Dans un tel contexte, il devient opportun d'envisager de nouvelles perspectives. Si l'on peut parler d'un échec de la culture moderne en Afrique alors puissions-nous envisager la nécessité et les perspectives d'une culture tout à fait post-moderne. L'opportunité de la modernité nouvelle en Afrique a un enjeu culturel. On peut soumettre un peuple au plan politique et économique ; mais on ne peut lui imposer une culture. La culture est l'âme des peuples. Or, on ne peut ruser avec l'âme. Si l'âme décrit l'essence d'un peuple, on ne saurait la corrompre. On peut seulement l'éduquer pour qu'elle intègre des données. Une fois ces données intégrées, elles font corps avec l'âme. Alors, pour que la

nouvelle modernité fasse corps avec l'âme des Africains, il faut qu'on les éduque à la culture de celle-ci. Mais, cela suppose d'abord une désaliénation. Il convient donc d'éviter de renoncer à déployer sa propre volonté de puissance, sa capacité d'enraciner ses propres valeurs et de produire ses propres solutions pour ne pas se complaire dans une posture de dépendance confortable.

La conscience qui se veut souveraine et effective doit à la fois impérativement innerver et irradier les systèmes éducatifs et les modes de gouvernance en Afrique. Cela implique donc de repenser l'éducation. Or repenser l'éducation signifie former des esprits de sortes qu'ils soient aptes à l'autocréation et à l'innovation endogène. Sans tomber dans un refus total d'une ouverture au monde et sur le monde, il faut se mettre distance de tout mimétisme des modèles exogènes. Opérer une telle réforme est de nature à restaurer la volonté de puissance en apprenant aux générations futures à définir leurs propres critères du bien-être. Tout ce mécanisme de rupture et d'autodétermination est l'apanage d'une gouvernance souveraine qui exige la fin de l'assistanat sans fin et accorde le primat à une gestion responsable de ses propres richesses locales.

Telle est la condition pour la mutation d'un subconscient aliéné en une conscience souveraine en vue de se poser et s'imposer comme responsable de son sort

Conclusion

Au-delà du simple mécanisme financier, l'aide internationale en Afrique s'est érigée en un dispositif nihiliste d'aliénation. À partir d'une généalogie de cette aide, nous en sommes parvenus au fond substantiel qui dévoile l'idée qu'une dette imaginaire et le ressentiment ont participé à l'affadissement de la volonté de puissance de l'Africain. Cette approche généalogique a dévoilé le passage aussi bien sémantique qu'idéologique qui a vu la mutation de la « mission civilisatrice » liée à la Conférence de Berlin en 1885 en exigence technique de développement à partir du discours d'Harry Truman en 1949. La substitution du missionnaire par le financier a légitimé un langage basé sur le manque à partir de l'aide internationale. Cette dernière s'est révélée être un piège qui fait croire aux Africains qu'ils

ont une dette ; ce qui annihile toute initiative de leur part et les pousse à n'avoir que la main tendue.

L'assistance qui s'est muée en une pitié favorise un défaut de responsabilité somme toute ontologique, facteur d'un enfermement du bénéficiaire de l'aide dans une dynamique de créancier moral. Ce qui ressort de l'analyse phénoménologique est que l'expression de ce mal-être se résume en une conscience tournée vers l'extérieur et une complicité de sa propre aliénation. L'assistanat apparaît comme une manœuvre de renoncement volontaire, dont la recherche du statut de Pays Pauvre Très Endetté (PPTE) est un symptôme. Sous le couvert de la pitié et finalement de l'humanitaire, un processus de négation de l'action s'est mis en place. Tout se passe comme si celui qui reçoit l'aide moralise sa souffrance au lieu d'accepter ses propres erreurs et de prendre ses responsabilités.

L'impasse que présente cet état de fait exige une attitude de changement radical de regard sur le développement. Pour sa liberté effective, il ne suffit donc pas pour l'Afrique d'amasser une abondance de capitaux extérieurs ; ce qui importe c'est d'opérer la mutation profonde du subconscient aliénée qu'elle porte en une conscience souveraine. Cet état d'aliénation exige manifestement un refus de déclaration de bonnes intentions et la posture de théoricien non productive pour celle de l'action de création. Cette rupture doit pénétrer de fond en comble et se répandre dans les systèmes d'éducation et les politiques de gouvernance. Il n'y a que l'acte de faire sien l'autodétermination et l'agir que l'Afrique pourra espérer renoncer à la dépendance confortable. Pour tout dire, il s'agit principiellement de n'être pas cette partie passive du monde soumise au principe de la domination de celui qui a la main tendue, mais de celui qui se crée lui-même son propre chemin et façonne son existence à sa guise.

Références bibliographiques

- ACHI Aboua Hyacinthe (2012), « De la nécessité d'une éducation positive », in Cahier philosophique d'Afrique, n° 0010, pp. 186-200

- BIBLE, *Livre de la Genèse* (Ch. 3, v. 11-13)

- CONFÉRENCE DE BERLIN (1885), *Acte général de la Conférence de Berlin*, 26 février

- DJINADOU Moudjib (2026), *L'Afrique renégate : Il suffira d'être Africain*, Éditions Itumo, Paris

- DUMONT René (1962), *L'Afrique noire est mal partie*, Seuil, Paris

- EBOUSSI BOULAGA Fabien (1977), *La Crise du Muntu : Équilibre africain et éthique du changement*, Éditions Présence Africaine, Paris

- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich (1965), *La Raison dans l'histoire*, traduit de l'allemand par K. Papaioannou, Plon, Paris

- MBAH Chidiebere (2025), « Beyond the Aid Paradigm: Neocolonialism, Recolonisation, and the Paradox of African Development», in Southern African Journal of Policy and Development, Vol. 7, n°1, pp. 40-52

- MOREAU Arona (2008), *Pour refaire l'Afrique… par où commencer ?*, L'Harmattan, Paris

- NIETZSCHE Friedrich (1995), *La généalogie de la morale*, traduit de l'allemand par H. Albert, Nathan, Poitiers

- NIETZSCHE Friedrich (2006), *L'Antéchrist suivi de Ecce Homo*, traduit de l'allemand par J-C Héméry, Gallimard, coll. Folio/Essais, Paris

- NIETZSCHE Friedrich (2007), *Par-delà bien et mal*, traduit de l'allemand par A. Meyer et R. Guast, Hachette Littératures, Paris

- NIETZSCHE Friedrich (2023), *Le gai savoir*, traduit de l'allemand par P. Klossowski, Gallimard, coll. Folio/Essais, Trebaseleghe

- PIC DE LA MIRANDOLE Jean (1993), *Discours sur la dignité de l'homme*, traduit du latin par Y. Hersant, Éditions de l'Éclat, Paris

- SENGHOR Léopold Sédar (1964), *Liberté, Négritude et humanisme*, Seuil, Paris

- SMITH Stephen (2003), *Négrologie : pourquoi l'Afrique meurt*, Calmann-Lévy, Paris

- SOYINKA Wole (1962), « Conférence sur la littérature africaine de langue anglaise », Makéréré (Ouganda), Université de Makéréré

- TOWA Marcien (1971), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Éditions CLE, Yaoundé
- TRUMAN Harry S. (1949), « Discours d'investiture (Point IV) », Washington D.C., 20 janvier